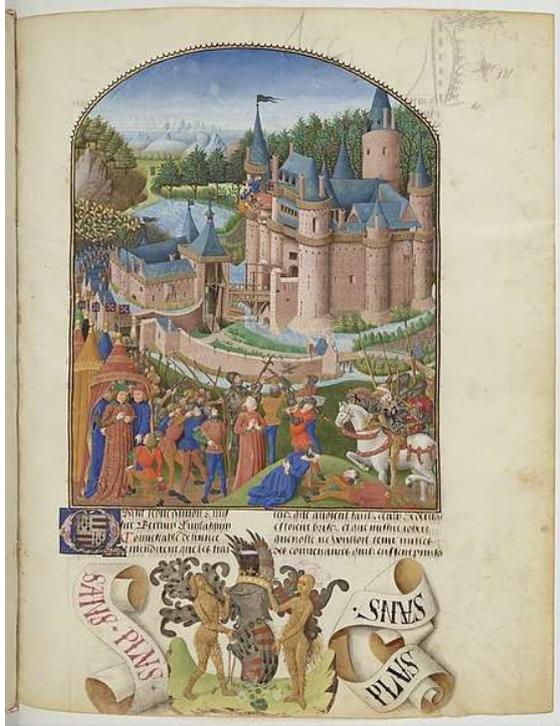


Guillaume devant les murs d'Orange

Au cours de la bataille, les chrétiens connaissent un revers. Guillaume, en fuite, ayant revêtu les armes du païen Aérofle, est devant les murs d'Orange et presse sa dame de le laisser entrer :



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France, Département des manuscrits, Français 8266

« XLIX

Le comte Guillaume était pressé d'entrer.
Ce n'est pas surprenant, il peut bien s'inquiéter,
Car il entend derrière lui le chemin retenir
Du bruit de ceux qui n'ont pour lui que haine.
'Noble comtesse, dit Guillaume le vaillant,
Vous me faites attendre bien longtemps !
Voyez ces tertres se couvrir de païens.
– Certes, dit Guibourc, je vois à vos propos
Que vous ne ressemblez guère à Guillaume :
Jamais je ne l'ai vu s'effrayer pour des païens !
Mais, par saint Pierre, que je dois vénérer,
Je ne ferai ouvrir ni porte ni poterne
Tant que je n'aurai pas vu votre visage nu,
Et, de mes propres yeux, la bosse sur le nez,
Car beaucoup de gens ont une voix semblable.
Je suis ici toute seule, on ne doit me blâmer.'
À ces mots, le comte releva la visière,
Puis il souleva le heaume brillant à pierreries.
'Dame, dit-il, regardez à présent ;
Je suis Guillaume, laissez-moi donc entrer !'

Au moment où Guibourc parvient à le reconnaître,
Elle voit cent païens passer dans les champs.
Corsu d'Urastes les avait détachés de l'armée
Pour présenter en son nom à Déramé
Deux cent captifs, rien que des jeunes guerriers,
Et trente dames aux clairs visages.
Ils sont attachés par de grandes chaînes ;
Les païens les battent (Dieu puisse les confondre !).
Dame Guibourc a entendu leurs cris
Et les prières qu'ils adressaient à Dieu d'une voix forte ;
Elle dit à Guillaume : 'Là, je peux bien prouver
Que tu n'es pas sire Guillaume, le vaillant,
Surnommé Fièrbrace, si digne de louanges :
Tu n'aurais pas laissé les païens emmener les nôtres,
Ni les battre si honteusement et les martyriser.
Jamais tu ne les aurais laissés passer si près de toi !
– Dieu, dit le comte, comme elle veut me mettre à l'épreuve !
Mais, au nom du Sauveur du monde,
Je ne manquerai pas, dût-on me couper la tête
Ou m'écarteler tout vif,
D'aller jouter maintenant sous ses yeux.
Je dois bien me démener pour son amour,
Soutenir et glorifier la foi chrétienne,
Et endurer des peines et des souffrances.'
Il relace son heaume, et fait aller son cheval
De toute la vigueur dont il est capable,
Et se lance sur les païens pour les frapper.
Il traverse l'écu du premier adversaire
Et lui déchire la cuirasse qui en perd son orfroi.
Le fer et le bois lui transpercent le corps.
L'enseigne a été projetée d'un autre côté,
Et il l'a terrassé, raide mort, les jambes en l'air.
Puis, tirant l'épée qu'il arrache au Slave,
Il fait voler la tête d'un païen,
En pourfend un autre jusqu'à la cervelle,
Et en renverse un troisième, raide mort.
Il en frappe un quatrième sans le laisser ouvrir la bouche.
À ce spectacle, les païens sont remplis d'épouvante.
Le bruit alors commence à circuler :
'C'est Aérofle, l'oncle de Cador,
Qui vient de ravager et de piller Orange.
Il est très en colère contre nous,
Qui n'étions pas aux Aliscans-sur-Mer :
À mon avis, il va nous le faire payer cher.'
Ils prennent la fuite pour sauver leur vie,
Abandonnant leurs prisonniers tout cois.
Le vaillant Guillaume les poursuit pour les mettre en pièces,

Et s'enfuient sans demander leur reste.
À ce spectacle, Guibourc fond en larmes,
Et se met à lui crier d'une voix forte :
'Venez, mon cher seigneur, la porte vous est ouverte !'
À ces mots, Guillaume fit demi-tour
Et, galopant en direction des prisonniers,
Les délivre l'un après l'autre de leurs chaînes,
Et leur ordonne de pénétrer dans Orange. »

Rainouart et son tinel

Rainouart obtient de Guillaume la permission de l'accompagner à la bataille des Aliscans. Il se prépare au départ, en fabriquant son tinel.

« LXXVI
[...]
Rainouart répondit : 'Laissez-moi m'expliquer,
Seigneur Guillaume, je veux me mettre à l'épreuve ;
Je me suis trop longtemps laissé abrutir,
Et, j'en atteste Dieu, je ne le supporte plus.
Je ne veux plus désormais vivre aux cuisines.
Si Dieu le voulais, je souhaiterais m'améliorer :
Malheur au fruit qui refuse de mûrir.
Si vous vouliez bien m'y autoriser,
Par saint Denis que je dois vénérer,
J'irais tout seul, que cela plaise ou non,
À la bataille, aux Aliscans-sur-Mer.
Je ne porterais ni chausses ni souliers,
Mais seulement un tinel que j'aurais équarri.
Vous me verriez tuer tant de Sarrasins
Que vous n'oseriez même pas les regarder.'
Ces mots touchent le cœur de Guillaume,
Et celui-ci lui donne la permission d'y aller.
Rainouart l'en remercie,
Puis s'en retourne, sans vouloir s'attarder.
Il veut se consacrer à ses projets :
Il se prend à méditer de grands exploits
Dont sont morts par la suite mille Turcs et mille Slaves.
Il va dans un jardin couper un sapin ;
Le propriétaire n'ose l'en empêcher.
L'arbre était gigantesque, unique au monde ;
Cent chevaliers auraient pu y trouver de l'ombre.
Le roi de France ne l'aurait pas laissé couper
Même pour la somme de cent marcs d'argent.
Car chaque jour allait dîner à cet endroit

Le roi Louis, qui aimait s'y détendre.
Rainouart se mit à le fixer des yeux
Et à le convoiter vivement en son cœur :
'Hé, Dieu ! dit-il, qui t'es laissé meurtrir
Sur la sainte Croix pour sauver ton peuple,
Celui qui parviendrait à emporter ce bel arbre
Serait très efficace pour tuer des Sarrasins.
Je veux l'avoir, que cela plaise ou non ;
Avec lui, je voudrai affronter tous mes parents,
S'ils refusent d'adorer Jésus Christ.
Il conduisit sur place un charpentier
Pour le faire couper et ébrancher.
Il mesurait quinze pieds, à ce que l'on m'a dit ;
Il l'a fait bien équarrir, à sept pans.
Le forestier entendit les coups de hache.
Il accourut surplace aussi vite que possible,
Et se mit à crier d'une voix forte :
'Fils de putains, vous allez le payer cher !
Qui vous a donné l'ordre de défricher ce bois ?
Je vais aller vous accuser devant Louis,
Qui vous fera traîner par des chevaux :'
Prenant un bâton, il va frapper Rainouart
Qui se met à saigner de la tête.
Rainouart s'écrie : 'Vous m'avez fait saigner ;
Malheur à vous, par les reliques de Saint Omer !'
Il jette ses poings en avant, le saisit dans ses bras
Et le tire vers lui si violemment
Qu'il lui arrache l'épaule.
Il lui fait faire trois tours et le lâche au quatrième.
L'autre se trouve suspendu dans un chêne,
Ses boyaux traînant derrière lui.
Rainouart lui crie : 'Comment va, jeune homme ?
Allez donc raconter au roi
Que Rainouart fait abattre son bois !'
Saisissant son tinel, il se met à chanter. »